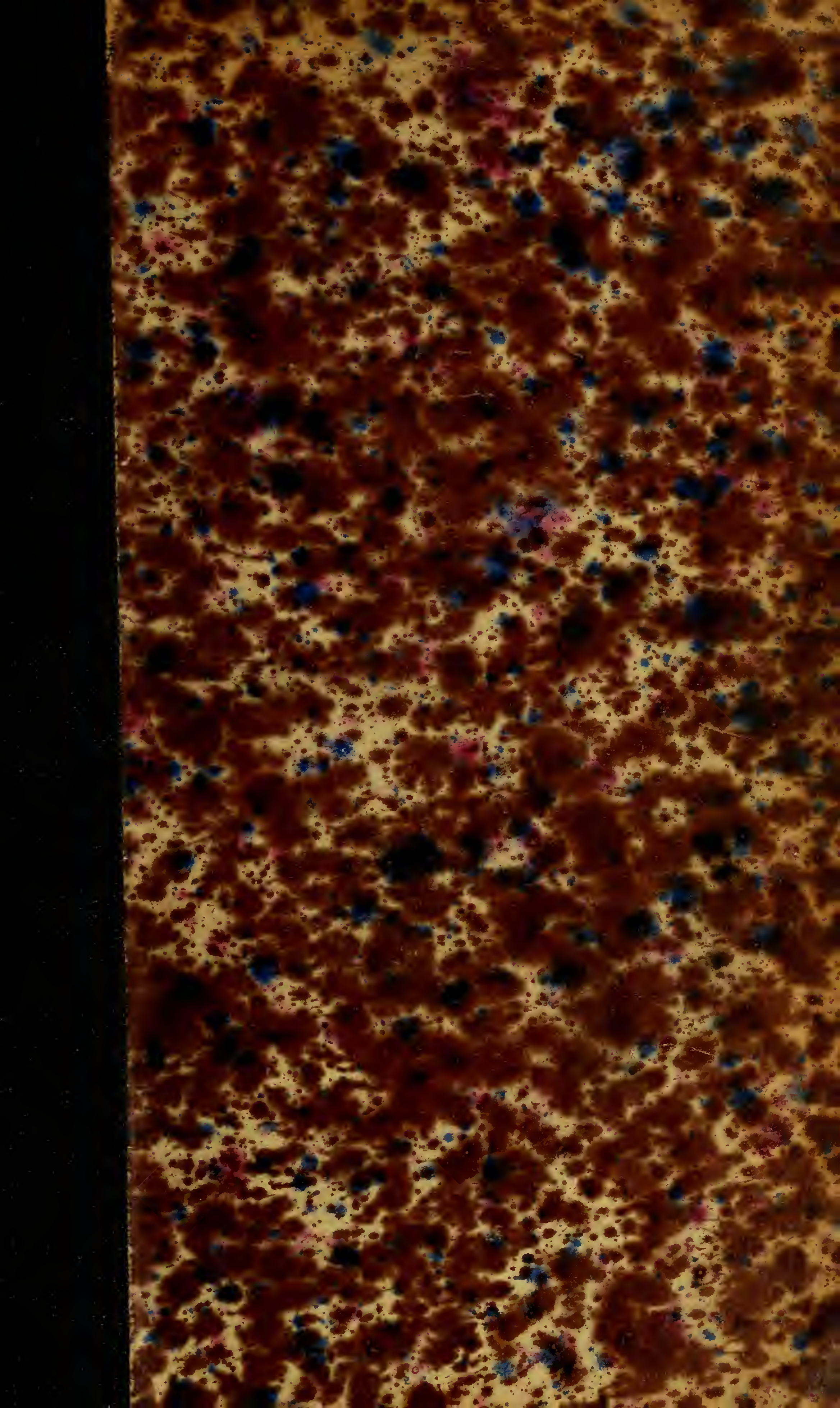
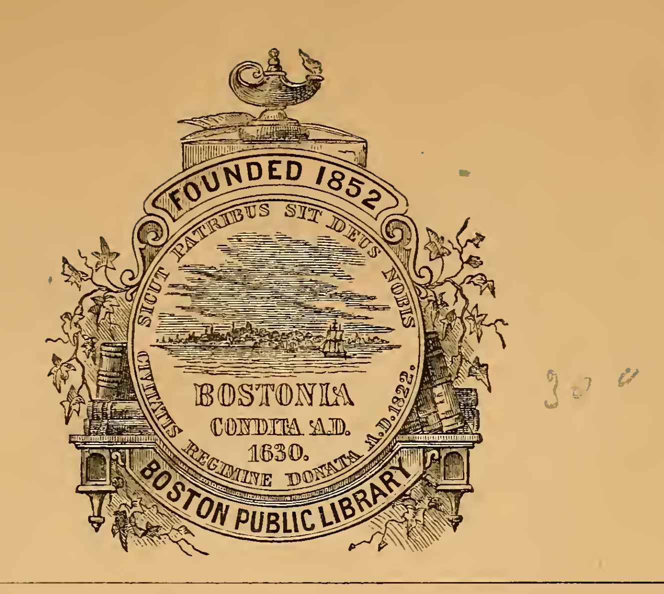



FIDE ET FORTITUDINE



PAMPHLETS.

French Revolution

1791

LA MOUCHE
DU
COCHE.

Que de petits hommes qui crient que sans eux la constitution n'arriveroit point à son terme.

DANS une de ces sociétés, assez rares aujourd'hui, où l'on discute les points les plus importants de notre légiſlation, sans se dire des injures, quoiqu'il s'y trouve des personnes de différens partis; la conversation tomba sur les journalistes, un homme qui avoit le talent de saisir les ridicules et de les mettre en relief, prît autant qu'il put successivement l'allure et le son de voix de plusieurs folliculaires aux gages des deux partis. M. Gorsas fut le premier dont il s'empara, et voici à peu-près comme il le peignit.

» C'est un bien habile homme que ce M. Gorsas, dans l'art des conjectures : pour prouver sa sagacité, il fait dans vingt feuilles vingt plans de contre-révolution pour se donner l'importance, et prouver combien il est utile

à sa patrie : il a toujours l'air de dire au public.

» Voyez bonnes gens, tout ce que je vous
» dis-là, c'est du vrai, s'il en est aujourd'hui, vous ne trouverez que cela dans ma boutique ; d'autres que moi vous diroient, voilà des faits avec les preuves ici jointes. le beau mérite ! Je devine jusqu'aux intentions de ceux que je suis chargé de dénaturer pour les livrer à la haine publique. J'ai assisté à tous leurs conseils déguisé *en esprit* --- En esprit ? Eh oui, en esprit ou à l'aide de l'anneau de gigès. Je suis presque l'égal en crédulité du petit poinsinet, mais j'ai une dose d'amour propre quadruple du sien, et cela sert bien, quand, comme moi, l'on conduit un vaste empire à sa régénération. J'ai tout vu, tout entendu ; que mes contradictions ne vous étonnent point et ne vous fassent pas dévier, suivez-moi avec confiance ; c'est au puits de la vérité que je vous conduis : et les 48 sections et les chers frères d'armes crient, oh ! l'habile homme ! ô *Psaphon*, oh l'illustre patriote ! oh ! sans pareil ! oh ! (1) *le bon vivant, au poil comme à la plume*, et le dindon se rengorge, et il croit que sans lui,

---

(1) Expression mignarde, adressée au dit sieur Gorsas, dans une lettre de la compagnie du centre du bataillon de Bonne-Nouvelle, que mon dit sieur a eu l'attention de faire mettre en lettres italiques pour que les yeux fussent frappés plus vivement, et qu'on ne doutât pas de l'énoncé.

» rien ne se feroit (1). Le Carra, le docteur en
» patriotisme, hurle de son côté dans un langage
» tout nouveau pour des oreilles qui n'enten-
» dent que le français : mon confrère Gorsas
» un des plus ardens patriotes de France vous
» a dit vrai, mais il n'a pas tout vu, je le
» suplée, je suis l'argus patriote, je vois à tra-
» vers les murs les plus épais, les distances ne
» sont rien pour une vue aussi perçante que
» la mienne, un ciron me paroit aussi gros
» qu'un bœuf, j'ai plus déjoué de contre-révo-
» lutionnaires par mes prédictions, que le clergé
» de France n'a fait de miracles depuis un
» siècle, c'est moi qui tient tout en haleine,
» c'est moi qui avertis de tout, qui éveille
» tout le monde, je suis le coq vigilant, je
» suis le fanal de la patrie, sans moi, il n'y
» auroit pas un seul fusil en état, et mes feuil-
» les ont servi plus d'une fois à bourer un
» fusil, on les trouve par-tout, même aux
» Les. des corps-de-garde ; sans mon in-
» quiétante, turbulente, tracassante, assomante
» poltronnerie, la garde nationale dormiroit
« en paix, c'est moi qui la picote, qui l'é-
» moustile, et je trouble le sommeil de plus
» de gardes nationaux, que ne pourroient le
» faire des miriades de punaises ou d'autres
» insectes. C'est moi qui mêts la moitié des
» français aux prises avec l'autre moitié pour

---

(1) Petit mot caressant de Gorsas envers son con-
frère ; *asinus asinum fricat.*

» faire triompher mes chers patriotes sous la
» protection immédiate desquels je me place
» chaque matin en les ralliant. Gorsas, l'in-
» trépide Gorsas, vous dit que si l'on vous
» attaque, vous le verrez au champ de la gloire
» l'épée d'une main et la plume de l'autre;
» et moi je ferai plus, vous serez étonnés du
» style que j'employerai pour encourager tout
» le monde à se couper la gorge, je ne ha-
» ranguerai pas, je n'y entends rien, je suis;
» et j'en fais l'aveu plus bête qu'un laquais
» anglais, quand il faut parler à la tribune
» des jacobins, mais je ne rougis pas de ma nul-
» lité. Un patriote doit avoir du front. Et
» de par la constitution, j'en ai plus qu'un
» qu'un cent de pendards au carcan. Je con-
» viendrai même que lorsque je voulus dé-
» noncer à l'aréopage des jacobins, et le
» maire et le commandant de la garde natio-
» nale parisienne, ces six mots, *le pauvre*
» *Mottié*, *le pauvre Bailly*, quoique j'eusse pris
» la prononciation la plus traînante pout jetter
» du ridicule sur les deux personnages, me
» firent huer universellement, ce debut fit
» pitié, quoiqu'on fut disposé à me prê-
» ter faveur pour le fond de ma diatribe *pa-*
» *trigothique*; ce mécontentement général m'a-
» vertit de m'en tenir-là. Mais je descendis
» de la tribune avec autant de fierté qu'en
» a mis depuis Barnave à dénoncer le club
» monarchique; mais dans mon cabinet je
» suis un foudre de guerre, je suis un Mars,
» je suis un Aigle, je suis un Furet, je suis
» un prophète Nostr-adamus, et Mathieu

» Laensbergh, malgré leur grande réputation
» ne sont que des O auprès de moi. Quand
» je ne pense pas, ce qui m'arrive souvent,
» car un journaliste patriote n'est pas plus le
» maître de changer sa nature qu'un baudet
» ne peut altérer la sienne, je lâche ma bordée
» d'injures et cela fait son effet, je cite, jou-
» vre le contrat social, je copie 6, 12, 20 li-
» gnes ; c'est autant de pris sur l'ennemi,
» j'encadre les pensées de ce grand homme
» que je n'ai jamais compris, je les place à
» la tête, à la queue de ma feuille, et je
» laisse crier que cet arrangement n'a ni queue
» nitête. *Ad aperturam libri*, une pensée me
» farppe, je me l'approprie, je la couds tant
» bien que mal à mon discours, je la gâte,
» je l'obscurcis au point d'être intelligible,
» n'importe, j'arrive à mon but, ma feuille
» se remplit. Puis n'ai-je pas mes monarchiens
» ou monarchieux (dénomination dont je suis
» l'inventeur, ce qui vaut un bon raisonne-
» ment) à dénigrer, à traîner dans la fange,
» à fouler sous mes pieds superbes ; n'ai-je
» pas les amis de la constitution tout cour, à
» soutenir, à flagorner, à diviniser : ne me
» fournissent-ils pas tous les jours une page
» d'éloges. On m'accuse de carresser bassement
» les uns pour qu'ils sanctifient le droit qui
» m'a été délégué d'outrager et de calomnier
» les autres ? Enfin je fais mon métier en
» tout bien tout honneur ; on dit que je suis
» comme un cocher de fiacre sans condition,
» je laisse dire, ma feuille se vend, Buisson
» me paye, Mercier qui est aussi payé pour
» prêter son nom et ne rien faire, nous fournit

» des souscripteurs dans les 83 départemens, » même en Allemagne où il a la plus grande » réputation. Sans la révolution je n'aurois jamais pu trouver de lecteur, donc il n'y a » rien de plus saint que la constitution; je » défierois port royal même de retorquer cet » argument si la paix revient en France, ce » qu'à dieu ne plaise, car je mourrois de faim, » ou sous le bâton, ou dans un cabanon de » bicêtre, eh bien ! n'ai-je pas tout le glob à » ma disposition ? Je porterai en Espagne, en » Portugal, en Allemagne, en Russie, en Turquie les droits d'homme, je les commenterai, je les défigurerai, je les dénaturerai; » je crierai comme j'ai crié cent fois de la » manière la plus noble et la plus neuve que » les rois sont des loups couronnés, des vampires, des chenilles, des monstres avides de » sang, des mangeurs d'hommes, des loups » cerviers, des monstres, et le peuple prendra les armes à ma voix, je me cacherai dans » les entrailles de la terre, j'y ferai des feuilles » brulantes de patriotisme, c'est ma vocation, » j'ai la *patrimanie* et j'ai les rois en horreur, » jamais je n'ai été pensionné, et j'ai trouvé » crédit chez ma blanchisseuse Louison; et chez » M. Mélange mon marchand de vin. Un prince en eut-il fait autant pour moi ? Le cuisinier d'un duc ne m'eut pas mis une carcasse » de dindon dans ma poche quand j'avois faim, » chacun son tour. Jai été dédaigné, méconnu; j'ai mon venin, je le lâche, à bon chat » bon rat; si je pouvois faire lanterner tous » ces ex-comtes, ex-marquis, ils le seroient » tous dans 24 heures, tant je les hais : on a

» beau dire que c'est une détestable morale, » que cela n'est pas chrétien, je réponds *salus* » *populi prima lex esto*. Qu'on en purge donc » bien vite la terre. Quoi ! un homme mon » semblable aura eu l'audace de souffrir qu'on » l'intitulât votre éminence, votre grandeur » etc. Et je ne lui ferois pas jetter des pierres ; » de par notre sainte régénération, je veux » l'égalité, et à mon tour, en, ma qualité *d'é-* » *crivain patriote*, je prétend bien avoir le pas » sur eux ; braves gardes nrtionales, entourez- » moi ! Preservez-moi de ces brigands mîtrés » qui ménacent de m'assassiner. J'ai rêvé cette » nuit qu'ils me présentoient des coupes de » poison, des poignards, des cordes, des fagots » épars. Que deviendrez-vous, si l'on me casse » les bras ou les jambes ? Si l'effroi qu'ils me » causent, toutes les nuits paralise ma tête vol- » canisée par le patriotisme le plus pur. A moi, » brave citoyens, tenez les filets, faites une » gibelote de tous ces aristocrates mâles et » femelles, détournez de moi le calice qu'on » me prépare, la peur me prend quoique je » fasse le brave, on a beau dire que personne » ne s'occupe de moi ; qu'excepté quelque mar- » mitons qui me lisent dans la cuisine, et qui » âllument le feu avec mes pensées, les hon- » nêtes gens ne savent pas si j'existe, j'ai la » preuve du contraire sur les régistres de Buis- » son, et je sans bien que j'ai tout à crain- » dre, et vous mes cheres adjudans en ci- » visme, inexpugnables barrières de la patrie, » *Gorsas*, Audoin, d'Eglantine, Martel, Marat, » coalisez-vous, faites feu de toutes parts, je » suis pendu si vous m'abandonnez, que l'u-

» nivers se taise et vous écoute parler, les
» jacobins vous ont accordé la parole. Qui
» pourroit vous la contester.? Que les saintes
» phalanges des patriotes nous précèdent et
» formons prudemment l'arrière-garde pour les
» échauffer au carnage et les conduire à la gloire
» éternelle, mais où suis-je? mon sang se fige
» et se glace d'effroi; par-tout l'aristocratie
» lêve sa tête altière; Stanislas le monarchien
» nous brave, nous méprise, ne fait pas at-
» tention à nous. Que sont donc devenus mes
» chers bonnets de laines, nos braves tyran-
» nicides que nous avons si bien endoctrinés;
» laisseroient-ils périr la patrie qui leur de-
» mande du sang, n'en n'ont-ils plus eux-
» mêmes dans les veines; saint faubourg
» Saint-Antoine éveille toi à la voix du plus
» forcené des patriotes, prends tes piques
» redoutables, fait rentrer en terre ces mirmi-
» dons.....Ouf, je meurs d'épuisement, le
» patriotisme me suffoque, mais je meurs cou-
» vert de gloire, une auréole céleste ceint
» mon front; l'ange de la patrie me console
» et me promet le breuvage de l'immortalité.

Cette scène fut parfaitement jouée. L'air et les paroles parurent frappans à tous ceux qui connoissoient les personnages. Comme les sots qui montent sur les trétaux sont ici bas pour nos menus plaisirs, je ne pense pas qu'il soit inconstitutionel de les berner en empruntant leur langage et en développant leur charlatanisme. C'est même leur rendre un service que de s'occupper d'eux, c'est travailler à augmenter leurs souscripteurs, auxquels je souhaite toute la patience de Job.

